

Claire Guerin-Lesueur

**Quand l'Ecole va vers
les enfants**

Cahiers MEL

3

Introduction

Depuis 1980, sept Frères et quelque quarante partenaires laïcs ont décidé d'une action sociale, éducative, pédagogique en direction d'une population très marginalisée de France : les Gitans, Manouches, Tsiganes, Roms.

Cette population appelée *Gens du voyage* a une forte tradition de nomadisme et résiste à la sédentarisation ; depuis des siècles elle refuse l'intégration pure et simple à la société française. Elle refuse donc le moyen intégrateur par excellence, c'est-à-dire l'Ecole.

Les lasalliens ont pris en compte ce refus. Ils ont imaginé une autre démarche. Puisque les Gitans ne viennent pas à l'Ecole, c'est l'Ecole qui ira à eux. Tout simplement. Et en tenant compte de leur mode de vie : la caravane familiale, les terrains de stationnement spécifiques, la transhumance... mais aussi leur envie de lire la Bible, d'écrire, de se repérer dans le maquis administratif, d'apprendre à conduire, de dialoguer avec les sédentaires... pour exorciser de vieilles peurs réciproques.

Belle aventure avec une population si particulière. Passionnant. Difficile.

Mais belle aventure qui réveille une grave question : quel est le rôle de l'Education :

- préserver les cultures ? comment ? jusqu'où ?
- favoriser l'intégration sociale, jusqu'où ? pourquoi ?
- intégration ? assimilation ?

Claire Guérin-Lesueur, maman de deux jeunes enfants, a consacré les douze premières années de sa vie professionnelle aux enfants des Gens du voyage. Elle a accepté de nous livrer ici son expérience éducative. Elle nous fait plonger dans un univers peu connu qui est celui des plus pauvres. Elle nous le fait aimer.

A travers son récit émerge une façon d'écouter, d'être-avec, de rendre un service respectueux et adapté. Nous y retrouvons une façon lasallienne de vivre la mission éducative, aujourd'hui.

Ce témoignage nous est offert pour que le regard que nous portons - personnellement ou collectivement - sur notre propre réalité éducative soit aiguisé et enrichi.

Merci Claire.

F.Nicolas Capelle

Voilà douze années que j'ai débuté cette aventure avec les gens du Voyage dans le département du Val-d'Oise, comme institutrice au sein de l'A.S.E.T.¹ Cet engagement professionnel a été pour moi un lieu de formation : **Rencontrer, Ecouter et Se Risquer** dans un travail auprès d'une population très marginalisée.

Chaque retour des terrains nomades au cœur du bien-être de la vie parisienne m'appelait au regard, à la prise de parole et à la conscience vive que d'autres, plus pauvres, sans voix, sont tout près de nous. Je vais m'efforcer, dans les pages qui suivent de rendre claire et accessible cette expérience².

Rencontrer : l'objet du chapitre 1, est d'évoquer, au terme d'une période de douze ans, les visages de quelques familles rencontrées. Il s'agit tout à la fois de faire mémoire, de rendre hommage avec respect et amitié, et de reconnaître que l'essentiel de cette expérience se trouve dans la relation établie et tenue.

Ces évocations de visages voudraient rendre à toutes les familles la dignité, forcer le respect et le silence chez le lecteur de ces lignes, exclure les conclusions hâtives et les généralisations : faire toute la place, à ces vies qui m'ont tant appris, tellement donné ! Chacun de ces visages est décrit à un instant « T » de notre rencontre.

Que le lecteur se garde d'y trouver ou d'y placer des sentiments qui ne sont

¹- A.S.E.T. : Association pour la Scolarisation des Enfants Tziganes et autres jeunes en difficulté. L'annexe N°2 présente l'Association.

²- Ce document a été élaboré à partir d'un recueil de 120 pages dans lequel je fais mémoire de mon expérience professionnelle à l'A.S.E.T.. *Pour tout renseignement, me contacter : Claire Lesueur - Route de Félines - 26160 Pont-De-Barret.*

pas les miens : la préférence ou le jugement. Que nul n'oublie que le Manouche ou le Gitan n'est pas nous-mêmes, et qu'ainsi ce que nous jugeons parfois de façon négative ne l'est pas pour lui. On pourra, au fil des pages, découvrir les étapes franchies par chacune des familles décrites qui rendent chaque vie différente et unique, mais aussi leurs points communs : une liberté farouche qui nous échappe toujours, et la beauté de leur courage quotidien.

Ecouter : le chapitre 2 fait écho de la démarche éducative et pédagogique mise en œuvre au sein de cette population.

Risquer: le dernier chapitre présente ce choix professionnel comme un risque qui requiert certaines conditions essentielles à la réussite de cette rencontre et donc de ce travail.

Rencontrer :

Tilite, la solitude.

Je me souviens d'un appel téléphonique d'une jeune Voyageuse - Marie, amie de Tilite, un dimanche soir vers 23 heures, alors que Tilite venait de donner la vie à Mellie. Ceux qui étaient venus déposer les deux femmes à l'hôpital au début de l'accouchement, avaient oublié de revenir chercher Marie qui ne pouvait dormir sur place. J'étais donc venue la chercher pour la raccompagner chez elle, laissant Tilite seule avec son nouvel enfant. Par ailleurs, elle a déjà six enfants : quatre garçons et deux filles : Tinin, Tintin, Concoinc, Tutus, Nounouille et Fifi.

Après cette première rencontre avec Tilite et ses enfants, j'ai chaque fois cherché à la retrouver, à consolider au mieux le travail avec les enfants, à instaurer la confiance.

On peut observer des changements dans l'attitude et les projets de Tilite. Ces changements se sont principalement manifestés dans ses choix de stationnements au fil du temps :

Des stationnements subis et en grands groupes :

Pendant plusieurs années, je retrouvais Tilite, mêlée à un groupe important de Manouches, tous cousins par alliance, submergés de difficultés de tout genre : santé, métier, argent, stationnement, scolarisation.

Dans ce même groupe stationne aussi la Toute, sœur de Tilite. Chaque fois, je retrouve Tilite triste, amère à l'égard des autres qui la méprisent, et se servent d'elle lorsqu'elle vient de toucher ses allocations pour lui soutirer de l'argent. Je suis souvent atterrée par le manque de solidarité entre les familles. On s'imagine qu'elles se rendent des services, et l'on découvre que personne ne veut déposer Tilite à la poste pour chercher son argent, ni lui faire une place dans un camion pour se rendre aux commissions, ou à la laverie.

Ainsi, j'ai retrouvé Tilite dans un ancien lotissement pour des ouvriers d'usines, où, démunie et sans force pour faire face à ses enfants, elle les laissait mendier ici et là des pièces de dix francs.

Tutus avait même réussi à détourner l'attention d'une femme portugaise revenue de ses maigres courses pour lui voler son sac de commissions et le vélo de son garçon.

Un soir, Tilite, qui venait de toucher une importante somme d'argent après un réajustement de ses allocations, s'est fait voler, par les siens, la coquette somme de trente mille francs. Cet épisode l'a réveillée sur son sort et sur l'attitude des siens. Peu à peu, une rupture allait s'opérer.

Elle s'est alors retrouvée à côté de sa sœur qui squattait un petit jardin agricole. Tilite avait investi une parcelle voisine. Là, se trouvait un petit abri en béton d'à peine cinquante mètres carrés, laissé à l'abandon. Tilite l'a aménagé : des rideaux aux fenêtres, une table, un canapé, des chaises, une cuisinière, le tout récupéré ici et là. De quoi avoir le goût de revivre ! Chaque jour, Tilite préparait des légumes et des soupes pour ses enfants et embellissait son petit abri. Tilite exprimait ici quelque chose de son désir profond qui la rendrait tout à la fois digne et heureuse : un petit terrain et une petite maison pour être tranquille chez elle.

Cette simple douceur quotidienne s'est effondrée quand ses neveux, profitant de son absence, ont pénétré dans le cabanon et y ont mis le feu. Ce jour-là, Tilite a définitivement compris qu'elle n'avait rien à faire auprès de ceux qui lui faisaient tant de mal.

Des stationnements seule avec une autre femme seule :

Souffrir pour souffrir, Tilite a préféré la solitude au mépris. Elle a séjourné ainsi dans une sombre cour d'usine, avec Nonone, une autre femme seule avec cinq enfants. Toutes deux s'étaient arrangées pour obtenir une autorisation de stationnement de la ville. Il fallait connaître les lieux pour la trouver !

En bordure de la Seine, un large portail s'ouvrait sur une triste cour dans laquelle donnaient de vieux bâtiments en partie désaffectés. Tilite disait : « *J'ai peur qu'on porte plainte contre nous* ». Je suis venue régulièrement dans ce lieu. Ne jamais abandonner les plus seuls, les plus démunis, est un autre message reçu dans ce travail.

Un jour pourtant, la cour s'est trouvée vide derrière son grand portail. Allant au hasard des rues, dans ce même secteur d'usines, le regard et l'instinct me guidèrent vers une autre cour. Me hissant

sur le mur pour jeter un coup d'œil à l'intérieur, je reconnus le visage de Tilite penché sur un feu de ferraille.

Tilite et ses enfants vivent maintenant avec Fernande. Cette dernière est seule avec son fils et sous-loue une baraque dans cette usine, en échange, elle a pour mission de garder les lieux. Courageuses, les deux femmes se sont mises au travail pour nourrir les enfants et payer la sous-location. Travail dur, travail d'hommes, elles collectent la ferraille et brûlent les métaux qu'elles relèvent ensuite. Coincoinc, Tutus et le fils de Fernande les accompagnent dans ce labeur. « - *Il faut bien qu'on mange, il faut bien qu'on travaille* », me lance Tilite.

Pendant ce temps, Nounouille garde les plus jeunes dans cette bâtisse froide et humide où tout le monde a trouvé refuge, remplie cependant de l'humanité de Fernande qui propose son toit.

Cette étape est importante dans la vie de Tilite. Elle marque un sursaut d'énergie : comme l'émergence d'une conscience, et d'une confiance pour s'en sortir. L'exemple de Fernande, fraternelle, énergique, levée chaque matin pour aller travailler, y est certainement pour quelque chose. Cette étape sera courte mais fondatrice. Plus tard encore, j'ai retrouvé le portail cadencé et la cour vide.

Des stationnements avec des projets personnels :

Tilite ensuite stationne tantôt seule, tantôt en compagnie d'autres familles, mais toujours désormais armée d'une volonté et fierté tenaces. À cette période, elle élabore des projets : trouver un terrain, louer une petite maison, se séparer de ceux qui l'empêchent de vivre, organiser autrement sa vie, offrir à ses enfants un peu de bien-être : de l'eau courante, une douche, un espace chaud, l'école régulière.

Sur le terrain de bicross, où elle séjourne plusieurs mois, un incendie détruit un jour sa petite « caravane-cuisine » et endommage largement sa « caravane-couchage ». Tutus qui devait garder les lieux par un après-midi pluvieux et humide d'automne, a chargé au maximum le petit poêle à bois ; au point de déclencher un incendie. Personne heureusement n'est blessé. Les pompiers et la police constatent sur place le désastre et surtout la promiscuité que cette famille de six personnes va désormais endurer. Mais cela ne soucie personne outre mesure. On laissera Tilite ramasser

les débris encore tièdes, rafistoler sa porte et ses fenêtres avec tissus, planches et cartons, et continuer son existence. Rendant visite à Tilite quelques jours après ce drame, je suis frappée par son courage, et par le fait que cet événement ne l'accable pas particulièrement. En d'autres temps, ce malheur l'aurait démolie, la renfermant sur elle-même, la faisant ressasser sa tristesse, s'agacer au moindre mouvement de ses enfants et compter entièrement sur une aide extérieure.

Parlant avec elle, je comprends ce qui contribue à lui donner cette force. Je découvre le secret de son cœur. « - *Tu ne le dis pas, ça va faire des jaloux, mais il est revenu* ». « Il », c'est son mari, Louis. Ainsi, son existence reprend sens. Les enfants se transforment physiquement et socialement : ils s'ouvrent, et semblent enfin sereins et apaisés. Le retour de Louis renforce les projets d'autonomie de la famille.

Quelques mois plus tard, ils ont élu domicile en bordure de champs et à proximité d'un ranch. D'abord entourée d'autres familles, Tilite reste ensuite seule sur ce terrain mais heureuse de l'être. De fait, quand l'endroit devint insalubre et impraticable, les autres familles quittèrent les lieux, prétextant qu'il y avait trop de boue, trop de détritus.

Tilite et les siens font l'autre choix. Celui de nettoyer de fond en comble la place, de se l'approprier pour y rester. Ce réflexe de nettoyer la crasse des autres est rare chez les Gens du Voyage. En général, on nettoie chez soi, pour soi, jamais pour les autres, de même qu'on ne fait jamais remarquer aux autres ce qu'ils gâchent, saccagent ou ne respectent pas. Toute la famille participe au grand nettoyage du terrain. Pour protéger cette intimité, Louis et ses fils ramènent quelques gravats à disperser ici et là afin qu'aucune caravane extérieure ne reviennent sur les lieux.

Mais le monde alentour est hostile : les propriétaires des lieux profiteront de la solitude de la famille pour lui imposer un départ, sans oublier de la convoquer au tribunal !

Nanou

Quatrième garçon d'une famille gitane de six enfants (cinq garçons et une fille), Nanou frappe par sa lucidité sur son milieu, ses aspirations et ses ambitions. Il sait lire et écrire. Il est tout à fait conscient de la situation parfois passive qui garde sa mère dans la

détresse et de ce qui est nécessaire pour s'en sortir : travailler régulièrement, tenir ce que l'on dit, rompre avec les habitudes d'assistanat. Mais, en même temps, sa vie se déroule sans cesse dans cette passivité à laquelle il s'accoutume largement. Notre rencontre a commencé un jour où, arrivée de bonne heure sur le terrain, j'ai parlé longuement avec lui. Discussion à la suite de laquelle, il m'a avoué vouloir à tout prix vivre autrement. C'est le premier de « nos » élèves adolescents en Antennes-Mobiles qui intégra une école : l'école Oscar Romero³. Rapidement, on lui proposa une période de stage. Nanou rêvait d'une formation de boulanger. Le voilà chez un boulanger. Transition impossible entre sa vie et ce métier (ou même, entre sa vie et n'importe quelle contrainte professionnelle). Il ne parvient pas à se réveiller le matin, arrive chaque jour à dix heures à la boulangerie, ne supporte pas que le patron lui fasse remarquer son retard. Très vite, il finira par ne plus se rendre sur son lieu de stage, et de la même manière s'éloignera rapidement de l'école.

De retour chez lui, il vit parfois chez sa mère, d'autres fois chez son père. Ce dernier lui donne les moyens de passer son permis de conduire. Cela le motive pour travailler. Il va de-ci de-là avec son père, son frère Lolo, son oncle Jean. Il trouve aussi quelques « combines et trafics » pour se faire de l'argent par ailleurs. C'est alors qu'il rencontre Sandra, une jeune sédentaire malgache bachelière et déjà au travail. Ensemble, ils auront deux enfants et Nanou commencera une vie sédentaire : appartement, crèche, travail régulier de Sandra. Que se passa-t-il entre eux ? Sandra en a vite assez de l'attitude de Nanou qui se fait entretenir. Nanou quant à lui, l'accuse d'avoir toujours écouté sa mère qui le dévalorise sans cesse. Par la suite, Sandra partira avec un autre homme.

Nanou retourne alors chez sa mère, triste et violent. Il en veut à tout le monde, roule à tombeau ouvert dans les ornières des chemins. Ses deux enfants le raccrochent à la vie. Très attaché à eux, il fera tout pour les revoir et en avoir aussi la charge. Cela finira par être possible. Par la suite, il se mettra en couple avec une de

³- L'école Oscar Romero est une petite structure de remise à niveau et de recherche d'orientation professionnelle pour des jeunes ayant décroché avec le système scolaire. Elle a été créée par les Frères.

ses cousine, Lola. Cette dernière a déjà deux enfants de deux pères différents, dont chacun est parti. Cette relation ne durera pas. Nanou ne parlait de cet union qu'en termes intéressés : « - *Avec Lola, on a des allocations familiales et l'allocation parent isolé.* »

Nanou s'en sortira-t-il un jour ? Saura-t-il persévérer un tant soit peu dans les contraintes de la vie, du travail ? Il existe un tel décalage entre ses propos, ses prises de conscience, et ses attitudes. Chaque fois, après ses échecs, il revient chez sa mère ou séjourne quelque temps chez son père.

Catana

Ma rencontre avec Catana, la sœur de Nanou, porte l'espoir d'une libération, en tout cas d'une brèche qui s'est ouverte dans ce contexte culturel et ethnique très hermétique.

Catana est la seule fille dans cette fratrie de cinq garçons. Sa mère, Tchouncho, a perdu une petite fille il y a environ vingt ans, d'une méningite. Pendant environ une année, j'ai reçu Catana dans mon camion avec ses frères, cousins ou cousines. Avec elle, j'ai appris à regarder au-delà de ce rapport un peu brutal et provoquant d'adolescente qui craint de n'être ni vue, ni entendue, ni comprise. Chaque fois que je la rencontrais, il fallait recréer notre relation, briser ce premier rapport qui était toujours brusque. Peu à peu, nous avons eu des échanges plus profonds qui m'ont fait connaître son monde quotidien : servir sa mère et ses frères, ressembler à ce que son milieu veut d'elle. Son milieu, c'est à dire ses frères, ses grands-parents maternels gitans et sous leur influence, sa mère. Une fille doit servir dans la caravane, puis se marier avec un Gitan, ne faire aucun projet d'émancipation, ne pas dépasser ses frères en savoir ou en initiatives, garder les traditions gitanes. Catana m'a fait part de ses rêves, de ses désirs : aller à l'école et aller écouter son chanteur préféré.

Puis, j'ai proposé à Catana de l'introduire dans l'école Oscar Romero, petite structure pour des jeunes en très grosses difficultés sociales et scolaires, que j'avais déjà proposée à son frère Nanou. À cette période, Catana avait 16 ans. Sa mère fut rapidement d'accord, elle passa même outre les réticences de ses fils et de ses parents qui voyaient d'un assez mauvais œil cette entrée à l'école : qu'allait faire leur sœur à l'école, n'avait-elle pas passé l'âge ? Cette intégration représentait à leurs yeux plus de risques que d'intérêts : personne à la caravane pour seconder leur mère

dans les tâches quotidiennes, risque de ruptures avec les habitudes et traditions gitanes, contacts avec des garçons sédentaires, et entrée dans un mode de vie, de pensée et de choix radicalement différents. Malgré cela, Catana est entrée à Oscar Romero. Elle y a passé environ trois années qui furent trois années d'ouverture, de rencontres, de relations avec des adultes qui l'ont ouverte à d'autres projets. Certes, la lecture courante n'a pas pour autant été acquise, mais Catana s'est risquée à faire des choix et à vivre des expériences personnelles : stages, semaines de découvertes en Hollande, écriture de textes et de pensées personnelles grâce à l'atelier d'écriture du cours de Français.

En quoi cette scolarisation de Catana a-t-elle été une réussite ? Elle l'a été certainement dans la prise de parole et l'ouverture. Catana a fait des stages vers ses centres d'intérêt : coiffure, restauration, hôtellerie. Elle y a côtoyé très vite la réalité humaine de notre société : le respect et l'encouragement, l'exploitation et l'humiliation. Mais sa liberté farouche de fille gitane l'a fait réagir vivement lorsqu'elle a subi l'humiliation. Alors elle s'est fâchée et est partie. Pour finir, l'âge, les traditions, ont repris Catana chez elle. Peut-être en aurait-il été autrement si l'un des stages avait pu réellement déboucher sur un emploi ? La portée de cette courte intégration, c'est ce qu'il reste dans l'esprit de Catana, le chemin de liberté qu'elle a parcouru et intégré pour sa propre histoire et ce qu'elle laissera elle-même à ses propres enfants. Il y a là, encore une fois, le mystère de ce qui est un jour proposé, semé...

Famille Renard

Mon tout premier souvenir est celui d'un grand feu un soir de janvier, après la classe. Cette soirée d'hiver appelait à s'y réchauffer avant de reprendre la route. La maman me lance un « *-Tu veux une bière ?* » tellement sympathique que je me suis laissée faire. Ce jour là, les cœurs étaient à la fête : Poussin, l'aîné des garçons venait de sortir de prison, suite à une lourde affaire.

Mon second souvenir est celui d'une altercation un peu vive avec Mona, une des filles de cette famille, dans le camion-école. Cet épisode s'est déroulé quelques jours après la soirée passée au coin du feu. J'étais absorbée à travailler avec une jeune fille assez douée sur le plan scolaire, lorsque Mona qui, jusque là ne voulait en faire qu'à sa tête, me lança : « *- Tu t'occupes de nous ou pas ? Nous aussi on existe !* ». Touchée au plus profond de moi, je me tournais

alors vers Mona et ses frères et sœurs, vers ceux qui, en réalité m'apparurent soudainement, dans ce monde déjà si démunis, comme les plus abandonnés, les moins faciles à rejoindre...

De fait, l'abandon était total, l'illettrisme absolu, le langage très pauvre et parfois même difficile à comprendre pour une oreille non entraînée, le manque de repères impressionnant. C'est là que je situe véritablement ma rencontre avec cette famille que je ne cesserai jamais de contacter et de retrouver. Famille aux limites du monde du Voyage et de la grande misère, j'appris alors que la demande de Mona était un appel total à une présence totale.

La famille Renard a toujours vécu sur des terrains sauvages, isolée par rapport aux autres Voyageurs. Dès qu'elle peut se trouver seule sur son petit espace, elle le fait. La scolarisation de leurs enfants, maintenant grands, est restée épisodique. Les aînés sont parfois allés à l'école sans succès puisque aucun ne sait lire. Les plus jeunes, à partir de Mona, ont fréquenté les Antennes Scolaires Mobiles, de façon intermittente.

L'histoire vécue avec la famille Renard est celle d'une rencontre de douze ans, d'une relation suivie d'année en année, parfois interrompue par leurs déplacements. C'est en fait avec cette famille que j'ai appris les fondements de l'amitié et les enjeux de la différence. Cette amitié qui défie les années fait dire régulièrement à Garçonnet, au fil de nos retrouvailles et chaque fois que je lui présente quelqu'un : « - *Ça fait combien de temps qu'on se connaît, hein ma fille ! (...)* Je te considère un peu comme ma fille, hein ! est-ce que je t'ai déjà manqué de respect, depuis le temps qu'on se connaît ? (...) C'est qu'on en a fait de la route ensemble, hein ma fille ! » J'ai toujours accueilli avec simplicité ces marques d'affection car je sais qu'elles sont justes et que cette amitié est de mon côté, pleinement réciproque. Oui, on a fait de la route, et c'est certainement à cette famille que je dois la plus grande partie de mes connaissances sur les Gens du Voyage, et les profondes métamorphoses que j'ai opérées au cours de ces années : en d'autres termes, les quelques pas que j'ai accomplis dans ma propre vie, vers une liberté plus profonde et plus d'humanité.

Cette famille poursuit aujourd'hui son existence fragile et chaotique au gré des expulsions, de parcelles de terre en petits parkings. Je notais à ce sujet dans les dernières pages de mon journal :

« L'homme a le regard qui vacille. Il s'invente de quoi tenir debout. Qu'est-ce qui fait tenir un homme debout ? Sa force, sa clarté pour accompagner celui qui tombe et trébuche. Sa parole, sa dignité d'avoir quelque chose à dire, à faire. Un enfant est tombé dans la Seine aujourd'hui. Ni les pompiers, ni la police n'ont pu quelque chose. Lui s'est plongé dans l'eau pour l'enfant. Il n' a rien pu non plus.

La femme a le corps qui ne la porte plus. La tête serrée dans un bandeau vinaigré pour calmer une migraine qui s'éternise. Ses jambes soudain s'affaissent et elle tombe. Ses bras, son dos sont sans vigueur. Ils portent les traces bleues d'un sang qui n'en peut plus. Elle a cessé d'être mère. Elle pleure sur son état, elle serre éperdument son petit-fils dans ses bras comme pour s'assurer qu'elle ne le perdra pas. Et lui va vers la vie. Elle le serre si fort qu'il la repousse. Elle a peur. Peur de partir. Peur de guérir. Peur de se soigner. Peur de mourir.

« Qu'est-ce qui fait tenir l'homme et la femme ?

Quelques souvenirs d'un autre temps, quand il était possible de gagner de l'argent et de manger chaque soir. Le travail des vendanges, qui avait eut un goût d'amitié, de fête, de dignité dans ce rude travail quotidien.

« Qu'est-ce qui fait tenir l'homme et la femme ?

Un amour contre le vent de misère qui fait rage dans leur petite caravane. Quelques paroles encore échangées : « - Tu me mouilles ma femme, avec ton vinaigre. »

« - Elle est têtue, elle ne veut pas se soigner. Si tu savais comme je lui parle ! »

Qu'est-ce qui fait tenir l'homme et la femme ?

Un crucifix, imposant, soigneusement ficelé à la fenêtre, vers qui l'on se tourne pour qu'il soit témoin de tout ce qui se vit et se dit. Et puis, un verre de vin, une bouteille. Le silence se fait alors dans la tête et le corps comme pour arrêter la souffrance. »

Pour le partage.

Dans le récit que vous venez de lire :

1. Comment pouvez-vous caractériser le type d'écoute de l'Educatrice ?
2. Qu'est-ce qu'elle nous apprend sur l'écoute des plus pauvres ?

ECOUTER : ...et l'École va vers les enfants

Les camions-école de l'A.S.E.T furent créés pour alphabétiser une grande quantité d'enfants tziganes sans école. En 1985, à mes débuts, on parle d'environ 2000 enfants jamais scolarisés dans le Nord de Paris.

Cette même année, j'ai éprouvé le sentiment étrange de pénétrer en terre inconnue, à quelques trente minutes en train des gares parisiennes. L'arrivée sur un terrain de Tziganes s'apparentait pour moi à une entrée au Far West... Je garde en mémoire ces regards vifs et assoiffés de rencontre ; ces cheveux fous et indomptés ; ces pieds nus et ces vêtements trop grands ; cette impressionnante ruée au moment d'entrer dans le camion.

Le Frère Léon Côte eut une oreille réceptive aux propos de parents qui lui ont un jour parlé d'une école pour leurs enfants. Une école différente de celle qu'ils ont parfois connue et qui leur a laissé le goût commun et amer d'un pupître solitaire au fond de la classe. Une école où l'on se rendrait sans la crainte et la honte de n'avoir ni vêtements ni souliers adéquats...

Ainsi se profila l'idée de l'initiative première prise dans cette population : **si les enfants ne vont pas à l'école, l'école ira vers eux**. Une école pour instruire, socialiser apprendre à lire et à écrire. Un mouvement, un déplacement pour rencontrer, apprendre à connaître, et trouver les moyens d'apprendre à ceux que l'on rencontre.

Très vite se dessine un autre objectif dans cette démarche : rencontrer les groupes les plus démunis socialement, culturellement, matériellement.

Une pédagogie de terrain à l'écoute de ceux qu'elle rencontre.

- Le choix des plus démunis dans une population déjà marginalisée.

L'essentiel de mon expérience s'est réalisée auprès de familles démunies, vivant sur des aires sauvages, en grands clans familiaux ou parfois isolés des autres à deux ou trois caravanes sur une petite parcelle.

Ces familles présentent des difficultés de plusieurs ordres : précarité, inorganisation du groupe par rapport aux villes de stationnement, peurs et difficultés face à l'administration, absence de soins, etc. Pour parler d'eux, nous parlerons « **des Buissonniers** » : familles d'origine manouche vivant dans les champs et les bois qu'ils trouvent encore dans la région.

Lorsque nous nous y rendons les matins d'hiver, nous franchissons d'immenses flaques d'eau, contournons autant que possible de larges étendues de boue, le tout dans un vent sans obstacle qui glace tout le corps. La plupart du temps rien ne bouge et l'on pourrait avoir l'impression d'arriver dans des lieux dépeuplés de toute vie humaine. (Pourtant, dans ce seul clan décrit, on totalise plus de soixante-dix enfants de trois à dix-huit ans). Seuls, quelques grands-parents, levés tôt nous saluent sur le seuil de leur caravane ou au volant de leur camion. Avec eux, nous prenons le temps d'un café chaud, signe d'accueil et de confiance, occasion de se connaître plus, de parler des soucis, d'un papier à compléter, d'une réponse qui tarde à venir, ou encore simplement de la vie. La plupart du temps, il est question des conditions de stationnement : l'été, on aime cette vie en plein air, on s'accommode d'aller chercher l'eau chaque matin, mais l'hiver, les pieds dans la boue, cela devient trop dur... Souvent, ces personnes plus âgées évoquent le passé et l'on s'aperçoit que leurs conditions de vie au fil du temps et malgré les prises de conscience sociales et politiques, ne se sont pas améliorées. Elles tendraient même à se durcir... Les emplacements se font de plus en plus rares, l'accueil des gens reste toujours hostile et dans les villes de banlieue parisienne, le rejet et le racisme sont même fréquemment exprimés à leur égard. Les services administratifs, surchargés de demandes, font des erreurs longues à réparer surtout quand elles touchent des familles illettrées. De plus, le cloisonnement des divers services n'aide certainement pas les gens les plus démunis à s'autonomiser et à s'en sortir.

Ce petit temps de partage et de parole terminé, il n'est pas rare qu'un enfant passe la tête à la porte de la caravane pour s'enquê-

rir de ce que l'on fait. C'est le signal pour aller les rassembler. Un petit tour de terrain avec ceux qui sont déjà réveillés nous fait déjà mesurer les obstacles surmontés par ces familles : les caravanes sont toutes refroidies par le vent de la nuit, parfois, les bouteilles de gaz sont pleines et l'on peut rapidement retrouver une douce chaleur qui donnerait envie de se lever ; mais la plupart du temps, passé le vingt du mois, les difficultés financières font que les bouteilles sont vides. Certains pallient ce problème en perçant un trou dans leur toit et en installant un poêle à bois qu'ils alimentent avec ce qu'ils trouvent ici et là : des cageots, des palettes, des brindilles et des petites bûches. Ceux-là auront l'avantage de pouvoir se chauffer durant tout l'hiver, mais connaîtront d'autres soucis et parfois d'autres drames : les caravanes ainsi organisées deviennent invendables... Et puis, on ne compte pas les accidents dus au feu : brûlure des enfants ou des adultes à cause d'une bouilloire posée sur le poêle, et plus grave encore, incendie de la caravane quand il y a eu surcharge du bois et sur-chauffage.

Ce réveil matin est plus ou moins long : parfois les enfants sont au pied du camion quinze minutes après mon arrivée, parfois il leur faut davantage de temps, parfois ils ne se présentent pas... Il y a à cela plusieurs explications : la rapidité est souvent liée à l'absence de nourriture ce qui fait que l'enfant sort de sa couette, et se retrouve aussitôt dehors. Peut-être est-il attiré par la chaleur du camion que j'ai pris soin de mettre à chauffer durant mon temps de trajet ? S'il met plus de temps à venir, cela provient au contraire du fait qu'il peut s'alimenter, ou encore qu'il ne trouve pas de vêtements secs, ou de chaussures sèches. Ainsi, il va parfois se présenter avec des vêtements trop grands pour lui, avec les chaussures d'un autre membre de la famille ou même les pieds nus. D'autres fois, il n'apparaîtra même pas. Face à cela, je suis toujours restée discrète, acceptant le secret, ou la pudeur, ou la dignité qui se cache derrière cette attitude : refus de se montrer mal ou peu vêtu ; fatigue et lassitude de se lever dans ce froid de l'hiver, le ventre creux, pour venir faire des efforts d'attention ; départ des garçons avec leurs pères pour aller travailler et gagner peut-être un peu plus d'argent pour ramener de la nourriture ; ou pour les filles demande de la maman pour qu'elles les secondent dans le rangement de la caravane et la garde des plus petits de la fratrie.

D'autres fois, nous arrivons comme sur un champ de bataille, trop

tard ou sur le point d'une expulsion. Tout le monde est réveillé, les hommes et les jeunes garçons accrochent les caravanes, les femmes et leurs filles rangent à la hâte l'intérieur des caravanes et font la vaisselle. Les plus jeunes enfants tournent autour de ce remue-ménage, quelque peu énervés... L'hiver, ces jours d'expulsion ont le goût amer des incertitudes, des rejets, de l'indifférence de notre société pour les Gens du Voyage. « - *On veut bien s'en aller mais où aller ?* »

La période la plus douce est, bien sûr, l'été, quand les jours longs et beaux rappellent le temps passé des roulottes à cheval, des prairies généreuses : là, les stationnements dans les champs sont bienvenus, ils procurent un peu de fraîcheur et d'ombre. Car, si les caravanes sont glaciales en hiver lorsque vient à manquer la possibilité de se chauffer, elles sont intenable en été, lorsque l'on stationne sur des terrains goudronnés et sans ombre. À cette période, on retrouve les repas au bord du feu, les histoires et les guitares, les jeux des enfants, la bonne humeur de chacun.

- **Le choix de la régularité et de la durée.**

Il a fallu plus d'une année scolaire de **présence régulière** dans ce groupe de buissonniers pour que les enfants sachent s'installer et se disposer à apprendre. Au départ, ils étaient incapables de tenir en place, de faire le silence, de comprendre ce qu'ils venaient faire là, de respecter le désir des autres et les contraintes de cette vie en groupe. Ils ne savaient pas non plus respecter le camion-école et ce qui s'y trouvait. Emporter les crayons ou les feutres, cachés sous ses chaussettes étaient chose courante, manger les gommes, déchirer son travail, empoigner son voisin pour rien, sortir et vouloir rentrer dans le camion sans rien demander, ne jamais aller au bout d'un travail commencé, refuser d'emblée l'idée d'essayer et de faire tout seul était notre lot quotidien. Ils m'appelaient à tout bout de champ, me tiraient sans arrêt par la manche pour que je sois toute à eux seuls, se mettaient en colère lorsque je leur imposais une contrainte d'écoute, d'attente ou de travail solitaire face à eux-mêmes.

Cette réalité est épuisante. Il faut ajouter à cela, les passages fréquents des adultes ou des aînés qui viennent frapper à la porte du camion, simplement pour venir voir ce qui s'y passe, pour se mettre un peu au chaud, pour chercher à imposer un tout petit enfant qu'ils n'ont pas envie de garder, ou pour faire remplir un formu-

laire administratif.

Parfois, ils viennent rechercher une de leurs filles pour garder un plus petit ou faire le ménage pendant leur absence et cela m'est très difficile à comprendre et à supporter.

D'autres fois, ils arrachent à son travail un enfant concentré et captivé car toute la famille s'en va en course, ou part visiter des cousins.

Dans ce genre de contexte, on aurait envie nous aussi de repartir ou de venir moins souvent. C'est pourtant le choix inverse que nous avons un jour décidé de faire avec deux autres collègues. **Venir au moins deux demi-journées par semaine, venir avec trois camions afin d'accueillir toutes les tranches d'âges : petits, moyens et ados**, se mettre d'accord entre collègues pour accueillir toujours le même groupe, encourager les enfants à aller dans leur propre groupe et ne pas tomber dans le jeu de celui qui voudrait grappiller de-ci de-là dans tous les camions et expliquer aux enfants la nécessité de groupes d'âges pour mieux apprendre. Peu à peu, ces contraintes ont pris du sens. Certains enfants ont commencé à réussir et à progresser. Ils se sont appropriés eux-mêmes ces règles élémentaires et les ont à leur tour réclamées à ceux qui ne les respectaient pas. Réussissant, ils ont imposé chez eux ce désir d'apprendre, refusant par exemple de partir en courses avec sa famille pour rester dans le camion. La famille de son côté est passée d'une attitude distante et peu coopérante face à ce qui se vivait dans le camion, au respect, acceptant de remettre à plus tard une course ou de confier son plus jeune enfant à une autre famille si elle n'était pas de retour à la fin des séances. Eux-mêmes dirent aux plus petits de ne pas aller déranger les plus grands.

Près d'un an et demi après cette expérience de durée et de régularité, certaines familles ont formulé le désir que cela se poursuive et ont remarqué que les enfants apprenaient mieux ainsi. De fait, on constate que les enfants savent maintenant s'organiser seuls, utiliser le matériel à leur disposition et le respecter, ranger ce qu'ils utilisent sans être tentés de se l'approprier en cachette. Ils sont tous capables, même les plus difficiles, d'aller au bout du travail choisi et, pour la majorité, commencent une lecture simple de mots et de phrases à leur portée. De la même manière, il nous est désormais possible d'organiser des sorties avec les enfants.

- **Le choix d'une démarche pédagogique simple, où l'on mesure des progrès.**

Le travail dont il est question se déroule en Antenne Mobile (camion-école) sur des terrains sauvages.

On pourrait imaginer une pédagogie largement innovante ou différente du fait du contexte. Ma démarche d'enseignante reste proche en tout point de celle de la majorité des enseignants auprès d'enfants non lecteurs. L'innovation, qui est aussi le moteur de cette action, consiste, je ne le répèterais jamais assez, **à se déplacer là où vivent les enfants à instruire.**

Ainsi, tous les masques tombent peu à peu : l'enfant est invité à apprendre sans devoir se cacher, faire semblant ou laisser à la porte de la classe ce qui fait sa vie. Il est ainsi désencombré du souci qu'ont bien des enfants en difficulté dans les écoles de quartier : n'être jamais accueilli tel que l'on est, tant la réalité de l'école est loin de la réalité de sa vie quotidienne. Comment peuvent apprendre tous ces enfants lorsque tant de soucis les hantent, dont ils ne peuvent faire part à personne. Lorsque tant de différences font honte ? Dans un camion école, l'enfant du Voyage est reçu avec toute sa vie, puisque l'enseignement ne peut s'opérer que dans cette relation totale avec la famille de l'enfant.

Certaines nécessités s'imposent d'emblée pour que ces enfants entrent dans les apprentissages :

- Construire et structurer le groupe pour s'entendre.
- Construire et enrichir un capital de vocabulaire qui crée un champ sémantique commun sur lequel construire la lecture.
- Instaurer une relation de confiance, chargée d'humour et juste, capable d'offrir à chacun sa chance et le goût d'apprendre.

Il faut, de plus, que les enfants aient rapidement les preuves qu'ils apprennent, qu'ils retiennent et qu'ils sont capables de persévérer de séance en séance. Autrement dit, il faut qu'ils fassent l'expérience que cela sert à quelque chose de venir dans le camion-école. Ainsi, il est important d'utiliser des supports qui les rejoignent et les enrichissent.

Ce sentiment de réussite est aussi lié au regard posé sur eux. En ce qui me concerne, je valorise les réussites de chacun et leur fait

prendre conscience de ce qu'ils savent, de ce qu'ils ont mis en œuvre comme capacité pour réussir. Ainsi, à chaque séance, je présente aux enfants ce que l'on apprend et pourquoi l'on travaille tel ou tel aspect de la lecture. De même, je dis avec eux ce qui leur a permis de trouver un mot, de lire une phrase.

La mise en place du groupe classe passe par l'intégration de **contraintes**. Cela est laborieux au départ.

La contrainte d'appartenance à un groupe à laquelle on se tient est essentielle. Les enfants ont tendance à aller d'un camion à l'autre, à grappiller ici et là auprès de chaque adulte qui les accueille, cela d'autant plus qu'ils sont en difficultés.

La contrainte de s'engager à venir apprendre à chaque séance. (Temps qui sera défini en fonction de chaque jeune). Entrer, sortir, venir voir, est une pratique courante dans les caravanes, mais ne peut se vivre que modérément dans le camion école. Les enfants ont facilement tendance à prendre le camion pour un moulin, et sont prêts à en ressortir à la moindre occasion.

Aussi chaque rencontre se déroule avec des **rituels** communs :

- prendre sa place et s'asseoir,
- se donner des nouvelles -faire le calme- trouver, nommer et écrire la date au tableau puis écouter ce que l'on va faire pendant la séance,
- aborder les rituels de lecture : révision de mots et concours sur l'ardoise, lecture d'une histoire et vocabulaire, lecture d'un texte collectif et identification des mots avec mise en commun des hypothèses de chacun,
- mise au travail sur fiches (quand un enfant a fini avant les autres ou lorsqu'il est arrivé avant les autres, il relit les textes étudiés précédemment).

Ces rituels sont essentiels pour créer le groupe avec des règles de base qui permettent d'instaurer le respect réciproque et l'écoute mutuelle. Cela crée un climat serein entre les enfants et me permet de voir rapidement, au commencement de chaque séance, la capacité d'écoute et de réception de chacun, et où il en est dans ses apprentissages.

A mes débuts dans les camions-école, et même après quelques années d'expérience, j'ai d'abord travaillé avec divers manuels de lecture ou même à partir de livres de littérature enfantine. Cela n'a

jamais été concluant. Voici ce que j'ai gardé :

- raconter, lire des histoires pour le plaisir et au fil du temps, découvrir des horizons et des mots nouveaux,
- parler avec les enfants de leur vie, échanger et lister les mots des enfants,
- ces mots usuels, ainsi que certains mots courants retrouvés dans les histoires racontées, constituent un capital sur lequel se construira la lecture.

Ce capital de mots sert de point de départ à la lecture. À partir de ces mots, les lettres et les sons sont appris et une boîte de mots par enfant est constituée. Cette boîte est ouverte à chaque séance et toujours enrichie. Elle sert pour des jeux de lecture et un concours de lecture quotidien, qui entretiennent l'émulation entre les enfants. Très vite, on peut construire des phrases simples. On utilise les prénoms des enfants pour sujet et on crée de petits textes.

Conclusions : En camions-écoles ou à l'école du quartier ?

- **Ce n'est pas facile !**

Il faut le dire, certains jours en camion-école ne sont pas aisés ! Outre la conduite du véhicule, les aléas mécaniques des matins d'hiver, les crevaisons surprises, les embourbements dans les champs de stationnement, il nous faut aussi repérer et retrouver les lieux où s'en vont les familles d'une expulsion à l'autre, s'adapter constamment aux changements survenus dans les groupes : arrivée, départs, soucis de telles ou telles familles ; tout cela a nécessairement des incidences sur notre travail.

Il s'agit aussi de comprendre et d'inscrire dans notre pensée et notre attitude, à quel point notre démarche pédagogique est liée aux liens tissés, aux relations instaurées, à la compréhension humaine de ceux vers qui l'on vient. Alors, seulement peuvent s'amorcer les apprentissages purement pédagogiques. Cela ne va pas de soi et je pense que c'est une attitude fondamentale à transmettre à ceux qui se risqueraient dans ce travail.

- **Mais il y a des conditions pour réussir.**

Quant à la réussite d'intégration à l'école, elle dépend de la patience de ceux qui accueillent l'enfant et de leur connaissance du milieu.

L'accueil est aussi important pour l'enfant que pour sa famille. Si

la famille se sent reçue, elle osera parler avec la directrice ou les enseignants et l'enfant se sentira d'autant plus à l'aise.

Une des conditions de réussite de l'intégration est la relation entre les enfants et les enseignants d'une part, et les parents et l'équipe enseignante d'autre part. Tous les enseignants ou directeurs d'école qui savent venir vers, sortir sur le trottoir le soir à la fin des classes pour échanger quelques mots avec les parents des enfants, naturellement, positivement, et sans dureté, sont gagnants dans la relation et ne savent pas à quel point cela est fondamental dans la réussite de l'intégration à l'école.

Car, gagner la confiance des adultes, c'est donner des chances supplémentaires de régularité et de réussite scolaire. Alors, les adultes peuvent accepter les sorties scolaires, et l'on sait combien cela joue dans la connaissance mutuelle entre enfants et enseignants. L'école devient le lieu où l'on peut avoir des chances de s'en sortir et où l'on découvre de nouvelles choses.

A l'inverse, trop de distance ou de raideur de la part des enseignants, le refus de tolérer quelques absences au point de départ, la négligence dans les relations avec les adultes, l'oubli des petites cinq minutes consacrées à chaque enfant dans la classe, entraîne très vite un sentiment de désintérêt de la part des familles du Voyage et l'on voit ainsi des scolarisations qui s'effilochent rapidement.

Autre condition qui pourrait paraître évidente, c'est le désir de scolarisation venu des adultes et des enfants eux-mêmes, non pas impulsé par un service social, ou par un service de l'Enseignement Public ou par l'A.S.E.T. Dans ce cas, la famille se sent gênée, obligée de nous « faire plaisir », ne pouvant plus avoir la liberté de scolariser ou non ses enfants. Elle subira ces contraintes et la scolarisation se soldera rapidement par une démobilisation.

Quels que soient les milieux et les conditions de vie des gens du Voyage, je peux affirmer de façon certaine, que si les familles sont elles-mêmes convaincues de l'école, elles y seront fidèles. Elles passeront par-dessus des obstacles que l'on aurait nous-mêmes, dans des conditions identiques, bien du mal à surmonter.

- **Un exemple d'intégration réussie :** *la famille Dhont-Siegler.*

Cette famille fait partie du groupe des buissonniers avec lequel je

travaille régulièrement depuis 1994. Jusqu'en juin 1997, elle circulait avec des familles cousines sur les terrains sauvages du Val-d'Oise et subissait expulsions, rejets, éloignement des points d'eau, éclairage à la bougie, rudesse du froid, des pluies, de la boue pendant l'hiver et manque d'arbres et d'ombre en été.

Elle porte aussi le poids du nom et de la réputation de ce groupe. Une réputation négative, autant dans l'esprit des Sédentaires qui considèrent ce groupe comme des sauvages incapables de se socialiser, que dans l'esprit de Voyageurs plus aisés et mieux organisés qui les regardent comme des bons à rien donnant une mauvaise image aux Sédentaires. Cette famille vivait auparavant, comme la plupart des membres de ce clan, sur le terrain désigné de Sannois, un des premiers dans le département. De nombreuses difficultés mal résolues, ont entraîné la ville à exclure toutes les familles de ce terrain et à n'y garder que les personnes âgées ou seules. Ainsi, une trentaine de familles se sont retrouvées dans les champs, après une courte tentative de stabilisation, qui leur avait malgré tout procuré le bien-être : l'eau, les sanitaires, la proximité des commerces, des écoles, l'électricité, la sérénité de penser qu'ils n'allaient plus être à la merci des forces de l'ordre venues les expulser tous les quinze jours.

Cette courte expérience, a-t-elle été suffisante pour inscrire dans l'esprit de cette famille le désir et la volonté d'une vie quotidienne plus structurée et de la scolarisation régulière des enfants ? Ou bien, ce désir est-il de toute façon ancré de manière tenace dans la pensée et l'organisation de cette famille ? Toujours est-il que, retournés sur des aires sauvages, les parents ont continué à conduire leurs enfants à l'école.

Ainsi, qu'ils se trouvent à cinq, vingt, ou trente kilomètres de l'école, que les jours se lèvent sur le soleil ou la pluie, que les pieds soient au sec ou dans la boue, ils se sont toujours astreints à cette exigence quotidienne.

Bien sûr, durant ces quatre années, il nous est arrivé d'accueillir les trois filles de cette famille dans nos camions, faute d'un véhicule en état de marche, ou à cause d'une série d'expulsions un peu trop rapprochées. Mais, toujours, les parents ont affirmé leur désir de remettre au plus vite leurs enfants à l'école.

Peu à peu, face aux difficultés quotidiennes liées à leur vie noma-

de, ils se sont organisés eux-mêmes pour trouver et acheter un petit terrain. Quatre années pour s'y préparer, mettre de l'argent de côté, trouver un crédit, prospecter pour acheter un terrain dans leurs prix.

Ils l'ont trouvé en fin d'année scolaire 1997 ; non loin de Beauvais, une région financièrement accessible. Ils ont fait le pas de quitter le groupe, de risquer cette vie inconnue, sans leur groupe. Régulièrement, ils revoient les cousins mais leur vie se construit autrement. Rencontrant la maman en décembre 1997, elle m'a raconté sa joie d'avoir enfin son propre terrain, l'assiduité de sa fille aînée, qui se rend au collège par le car de ramassage et se lève chaque matin pour être à l'heure. Elle me dit la réussite des deux autres qui se plaisent à l'école primaire, l'organisation de sa vie quotidienne, du travail de son mari, des déplacements pour les courses, structurés autour de ce projet.

Cet exemple montre que le processus de scolarisation émerge et fonctionne sur plusieurs données, mais ce qui en est le moteur est bel et bien la conscience, le désir et la volonté des gens eux-mêmes. Cette famille avait toutes les raisons de ne pas pouvoir scolariser ses enfants, malgré cela, elle l'a fait.

Mais cela a pris corps dans un choix plus global, devant une très grande lassitude à subir leur existence, et à vivre indéfiniment à la merci des expulsions. Il est né d'un sursaut de dignité.

Ce choix est celui d'une vie plus stable et d'une réussite personnelle : chercher, trouver et organiser son terrain, plutôt que d'attendre qu'une municipalité applique une loi dont personne ne veut et fasse croire aux familles qu'un jour, grâce à elle, elles vivront mieux.

Ce n'est que sur elles-mêmes que les familles tziganes doivent compter pour réaliser leur projet de stationnement et tout ce qui va avec. La famille Dhont-Siegler l'a largement compris. Cet exemple prouve aussi que si un désir est inscrit dans l'esprit des familles, elles en sont les premiers acteurs. Nous, camions-écoles, n'y pouvons que très peu.

Elles font leur chemin et la présence du camion-école sur des terrains où des enfants sont déjà scolarisés n'entrave pas la scolarisation de ceux qui vont à l'école, si cela est réellement leur choix.

Pour le Partage

1. Face à une population scolaire particulière : quelles attitudes, moyens, procédures ont été mis en place par l'Educatrice ?
2. En considérant les jeunes avec lesquels vous travaillez (en école ou en quartier) pensez-vous que vous avez à mieux vous adapter ? Pourquoi ? Comment ?

SE RISQUER : ...à quelles conditions ?

- **Voir et se taire.**

A mes débuts, j'ai eu la chance de recevoir quelques clés essentielles pour entrer en relation dans cette population de Voyageurs. Voici quelques attitudes-clés :

- l'écoute et le regard sur les situations rencontrées sans chercher à les comprendre d'emblée, ni à les analyser,
- la capacité à recevoir ce à quoi l'on est confronté (qui est tellement loin de nos façons de vivre) comme la chance d'une différence, d'une amitié.
- l'exigence d'une transcription fidèle des propos tenus par les personnes rencontrées et l'écriture régulière.

Ainsi, relisant mes premières notes, je retrouve l'essentiel de ces attitudes :

« Jeudi 3 janvier :

(...) Ce matin, je commence mon « stage » chez les Gitans avec le Frère Léon CÔTE. Bien plus qu'un stage : un monde à découvrir, à parcourir, à aimer. (...) Léon m'a dit cette phrase que je garde en moi : « -Ici, Claire, il faut tout voir et ne rien dire. Regarder avec Amour. » Je suis prête.

(...) Nous partons rendre visite à la famille L. : monde à part, monde exclu. Des guetteurs repèrent ceux qui viennent jusqu'à eux : ils sont si rares les amis... Puis nous repartons. Les routes sont couvertes de neige. C'est tout juste si l'on voit les caravanes. Il faut les connaître pour savoir qu'elles sont là. Il faut aussi connaître ces êtres, les aimer, pour savoir qu'ils existent. (...) Avant de rentrer, nous passons sur un terrain de Manouches. Les enfants se réchauffent autour d'un feu.

« Jeudi 10 janvier :

(...) Nous avons roulé une bonne partie de la matinée à travers les chemins et les routes. Léon m'a montré les multitudes de terrains de Voyageurs qu'il connaît.

Pour la plupart, ils ont aujourd'hui trop peu d'argent pour circuler mais leur désir de voyager est vivace et brûlant. «- On est de

France d'accord, mais on est surtout de partout et de nulle part, on n'est d'aucune patrie ! » *nous dit souvent Misère, un grand-père Voyageur et il ajoute* : « - Ce n'est pas moi qui vais m'enfermer dans ces cages à lapins, je préfère les planches cahotantes et l'air froid qui passe sous ma porte. »

(...) *Dans une autre famille, nous avons parlé de* « l'école en dur ». *Pour un des enfants, c'est la bête noire, le monde de l'horreur.* « - Je n'irai pas, je n'irai pas, non, je n'irai pas ! » *a-t-il répété pendant de longues minutes. Pourquoi B. ne veut-il pas aller à l'école ? Pour un être du Voyage, toujours dehors, que signifient soudain des murs, des sonneries, des tables alignées, des ordres à respecter ? Et quand bien même il les accepterait, que signifient ces trop nombreuses écoles, où celui qui parle mal, qui est sale, qui comprend si peu ce qu'on lui dit, est refoulé au fond de la classe ? Voilà ce que crient tous les parents des enfants du Voyage* : « - Si nos enfants sont à l'école, c'est pour apprendre à lire et à écrire. Mais si ton coeur n'arrive pas à l'aimer, à espérer en lui, à le faire grandir et progresser, je le retire d'ici. Si c'est pour dessiner toute la journée, il peut le faire chez nous ! (...) »

« *Tout voir et ne rien dire.* » Cette parole, m'a conduite à la rencontre des autres : j'ai abandonné l'idée d'être en mesure de tout comprendre de cette autre façon de vivre.

Cette attitude m'a au contraire pleinement ouverte à l'accueil, m'évitant l'écueil des conclusions et des généralités hâtives. Venir à la rencontre des familles sur leurs terrains nous expose à recevoir leurs conditions de vie de plein fouet. « *Tout voir et ne rien dire* » nous impose de résister à une tentation commune : intervenir pour dire ce que l'on pense bon de faire ou de ne pas faire. Il s'agit de ne jamais oublier que nous venons chez autrui et que nous ignorons ce qui se vit en notre absence. Ce silence ne signifie pas pour autant l'indifférence. Il est porteur d'une façon de regarder et d'écouter.

Dans cette rencontre des Tziganes, un autre regard nous est nécessaire : voir au-delà des barrières et des monticules de terre. Car notre société sait parfaitement cacher la misère et la honte. Regard essentiel qui permet aussi de poursuivre les liens après des expulsions, de rester vigilant à ce que cachent nos barricades : d'autres familles, d'autres exclusions. C'est une heureuse habitude qui ne trompe pas.

- **Se mettre en mouvement pour comprendre.**

Les paroles relevées dans ces notes montrent aussi le perpétuel mouvement auquel s'engage celui qui prend le chemin des Voyageurs. Cela implique d'autres exigences : la souplesse, l'adaptation, le désir ravivé d'aller vers.

Cela va de pair avec l'humour, et la simplicité pour entrer en relation. Combien de fois suis-je arrivée vers de nouveaux groupes de Voyageurs, ou revenue après une longue absence ! Comme les premiers rapports sont alors difficiles ! Et combien ce regard farouche des Voyageurs, mélange de méfiance, de pudeur, de soif d'amitié et de fidélité, nous ferait parfois rentrer sous terre ! De la même façon, combien de mères ont exigé avec colère, une place pour leur enfant dans le camion déjà bondé, sans chercher à comprendre les limites nécessaires pour bien apprendre. Combien sont indispensables la patience et l'humour pour entendre ce qui est demandé tout en expliquant ce qui est mis en oeuvre !

Une autre attitude indispensable auprès des enfants comme des adultes est la justice ainsi que l'attention à la force que peut avoir notre parole. N'oublions pas que les Gens du Voyage sont de culture orale. Auprès d'eux, une chose dite avec certitude porte la valeur d'un écrit que l'on aurait signé conjointement. Attention alors aux interprétations et aux déceptions qui peuvent très vite nous discréditer. Je pense par exemple au maire d'une ville qui, voyant la situation difficile dans laquelle vivaient des familles, s'était engagé devant eux, en parlant des efforts que ferait sa ville pour rendre leur vie plus décente. Personne parmi les Voyageurs n'a jamais oublié ses propos. Pour le maire, l'attitude est toute autre, certes il s'est prononcé, mais seul, en son nom, un soir d'été et de détente, sans la valeur de ce qui est sûr.

- **Toujours interroger nos outils.**

Comme tout outil, le camion-école est un moyen qui a su répondre à une réalité et ne l'oublions pas, à une demande. Dès l'origine, il y a les familles du Voyage qui jouent un rôle primordial dans l'impulsion pour qu'une école itinérante voit le jour. Le risque, avec le temps qui passe, serait d'oublier la part essentielle du dialogue avec les familles et, du même coup, de ne plus savoir quelles sont leurs demandes et leurs attentes. Là, se situe à mon sens la première limite du camion-école qui peut rapidement devenir un moyen qu'on ne questionne plus au fil du temps ; dont

on est tellement sûr que les familles ne sont plus premières dans notre recherche de moyens pédagogiques et ne sont plus écoutées pour réajuster ce moyen à leur réalité.

Le camion-école n'a de sens en soi que s'il est différent de l'école. S'il devient uniquement une classe mobile, il perd de sa portée, de sa crédibilité, de son originalité, de sa liberté. Il n'a de sens que s'il reste à l'écoute des familles du voyage, s'il reste pour eux un outil qui leur convient pour garder leur liberté et leur culture. Il n'a d'intérêt que s'il continue d'aller en priorité vers ceux qui, jamais, ou très difficilement, accéderont à notre société à cause de leur pauvreté, de leur isolement, du mépris total dont ils sont régulièrement la cible.

Les camions, tout comme l'école, sont utiles aux Voyageurs s'ils répondent à leurs attentes, s'ils restent un espace de rencontre et d'échange, s'ils vérifient qu'ils sont à même d'apprendre à lire aux enfants et aux adolescents.

L'essentiel, comme nous avons voulu le laisser entendre tout au long de ces pages, reste donc l'attitude que l'on adopte pour connaître et respecter ceux à qui l'on s'adresse...

Ces constatations, sont posées là pour nous soustraire au risque de généraliser. De fait, il n'y a pas une réponse mais des réponses, et chaque fois, la réponse réside dans le sentiment de réussite globale que ressent un enfant, sa famille et l'enseignant : réussite du respect, réussite de quelques apprentissages, réussite d'une meilleure connaissance mutuelle.

Le camion-école a donc du sens en lui-même. Je ne pense pas qu'il se limite à être une passerelle entre « le rien » et l'école « en dur ». Je pense qu'il a la valeur, la portée et le sens qu'on lui donne. Et cette signification se trouve dans la relation approfondie et durable avec les familles. Nous l'avons vu, les disparités entre les familles tziganes sont immenses. Elles sont le fait des réalités matérielles des groupes, des moyens de stationnement, des prises de conscience de chaque groupe, de leur regard et esprit critique sur notre société sédentaire.

- **Maintenir un dialogue permanent, coûte que coûte.**

Mieux qu'un discours, voici une histoire vécue :

Pendant de longs mois, j'ai travaillé avec des buissonniers manouches dans de vastes champs. En bordure d'un de ces

champs se trouvait un petit jardin agricole dans lequel venait se détendre et travailler un homme à la retraite. Souvent, je le saluais en passant devant son jardinet lorsque j'allais appeler les enfants, et nous échangeions alors quelques propos. Lorsque nous avions fini la classe, nous repassions devant ce jardin avec les enfants qui, eux aussi, connaissaient bien cet homme. Cet homme avait un regard bienveillant sur tous ces enfants qui, même parfois un peu sauvages ou impulsifs, lui inspiraient de l'amitié. Il les regardait aller et venir, les pieds dans le froid et la boue, il les voyait porter l'eau dans de lourds bidons ou ramener à pieds quelques courses faites à plusieurs kilomètres de là, il voyait aussi leurs pères s'acharner sur des véhicules capricieux et trier des kilos de ferraille, il voyait les femmes laver le linge à mains nues dans de larges bassines et mettre des jours à le sécher quand le temps était trop humide !

Il voyait. Et ce regard suffisait à lui donner envie de parler aimablement, car il savait ce que cette vie-là cache comme courage et comme dureté. Pour lui, ces familles vivaient encore ce qu'il avait vécu enfant dans un milieu modeste qui avait souffert de la guerre. Selon lui, cette souffrance-là n'aurait pas dû exister encore à notre époque. Alors, il relativisait les 400 coups des enfants, les quelques poireaux ou carottes qui manquaient dans son potager et malgré cela, les invitait à venir en cueillir. Certes, tout n'était pas gagné pour autant dans la relation : les enfants malgré cette amitié délicate le regardaient encore comme un gadjo, un paysan, un sédentaire qui avait plus qu'eux, et qu'ils pouvaient dépouiller...

Souvent, l'attitude de cet homme a été l'occasion de parler avec les enfants au cours de séances dans le camion, de leur montrer que tous les sédentaires ne sont pas contre eux, que certains les voient autrement, comprennent un peu leur vie, ne les jugent pas, ne les accusent pas de vol au premier navet disparu. Peu à peu les enfants ont compris eux aussi le respect qu'il doivent à un homme comme celui-ci. C'est le même respect que celui dont ils m'ont témoigné pendant douze années. Un respect fait de reconnaissance qui nous rend un peu différent des autres sédentaires car ils se savent aimés. Un respect qui se manifeste par des tas de services rendus, par une attention particulière à ce qui nous appartient, en opposition avec l'attitude première qui est celle du mépris et même de l'agressivité à l'égard des sédentaires et de leurs biens.

C'est là que j'ai compris comment les Gens du Voyage respectent : ils respectent dans la relation particulière et non pas en général, parce qu'il le faudrait, dans un code de bonne conduite. C'est parce qu'ils connaissent quelqu'un qui a su leur montrer son amitié dans la durée, dans la confiance renouvelée et malgré quelques bavures de la part des uns et des autres, qu'ils le respectent . Alors, ce respect est sans limite. Avec le temps ce jardinier a appris la même leçon et n'a jamais plus retrouvé son jardin détérioré : les enfants savaient qu'ils étaient un peu chez eux avec ce jardinier et attendaient sa venue pour demander des légumes ou des fruits.

Pour Conclure

Rencontrer, Ecouter, Questionner, sont les attitudes fondamentales que je retiens de ces douze années en camion-école.

Il m'est donné en écrivant ces pages de transmettre ce que j'ai appris dans cette expérience : elle se résume volontiers à ces trois termes. Il n'est pas innocent non plus d'avoir placé ces mots dans cet ordre, car de toute évidence, ils sont chronologiques.

Pour en revenir à mon expérience, c'est bien le regard posé sur des êtres, mené de pair avec leur rencontre, qui m'a donné des clés pour adapter ma pédagogie à cette réalité, pour m'adapter moi-même dans ce contexte et me rendre disponible à inventer des façons d'apprendre qui m'étaient en fait enseignées par ceux à qui je m'adressais.

Ces années ont été possible à vivre avec sérénité, malgré des réalités parfois très douloureuses à découvrir, car elles ont été souvent questionnées : questionnées par les familles et les enfants, par mes collègues, par de nombreux partenaires sur le terrain, par ceux qui m'entouraient et ne cotoyaient pas ce monde, questionnées enfin par tous ceux, hostiles aux Gens du Voyage qui m'ont donné l'occasion de redire l'essentiel : la rencontre respectueuse et attentive de l'autre, si différent, si dérangeant, soit-il.

Je souhaite à tous ceux qui s'aventureront dans ce type d'aventure humaine, d'ouvrir assez leur regard et leur être pour être gagnés par la passion de la rencontre véritable

Présentation de l'Association pour la Scolarisation des Enfants Tsiganes (A.S.E.T)

*Document rédigé par le Frère Camille Veger, premier enseignant
des Antennes Scolaires Mobiles*

Action d'aide à la scolarisation :

De 1971 à 1980, l'action de l'A.S.E.T. s'est principalement exercée en faveur des populations tziganes sédentarisées de la banlieue-Est de Paris. Durant toute cette période, un travail intensif d'**alphabétisation** et de **médiation culturelle** entre les écoles, les familles et l'Inspection académique fut mis en place par l'intermédiaire d'une équipe socio-éducative constituée d'une quinzaine d'assistants scolaires bénévoles et animée par deux institutrices. Grâce à cette aide, des dizaines d'enfants tziganes, des Roms et des Yougoslaves notamment, purent prendre ou reprendre le chemin de l'école.

Création des premières Antennes Scolaires Mobiles (A.S.M.) :

Autour des années 1980, un problème majeur demeurerait néanmoins, à savoir celui de la non-scolarisation massive et l'analphabétisme de centaines de jeunes Voyageurs itinérants circulant dans la proche banlieue parisienne.

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler, à cette occasion, que sur environ 20 000 d'entre eux se déplacent régulièrement dans la seule région de l'Île de France, les moins de 16 ans représentant un taux de 45%. L'absence quasi totale d'aires d'accueil et les expulsions répétées d'une commune sur l'autre rendaient et rendent encore impossible toute scolarisation pour de nombreux enfants du voyage.

C'est précisément dans cette perspective que l'A.S.E.T. décidait de créer, en septembre 1982, sous l'égide de l'Enseignement Catholique et l'appui de l'Enseignement Public, la première « Antenne Scolaire Mobile » de la région parisienne, une classe sur roues destinée à

alphabétiser les enfants du voyage privés, jusque là, de tout autre moyen de scolarisation.

De façon à répondre aux très nombreuses demandes en matière d'instruction de la part des Voyageurs, tout un réseau de classes itinérantes devait naître par la suite, dans toute la France. Les Frères et l'Enseignement Catholique surent mobiliser l'Enseignement Public. A ce jour, les quelques 36 antennes mobiles de l'A.S.E.T. accueillent annuellement plus de 5000 élèves dans quinze départements ; une dizaine d'autres unités mobiles fonctionnent parallèlement en France à l'initiative d'associations éducatives et de maîtres de l'Enseignement Public.

Motivations et objectifs.

Dès l'origine, les initiateurs de ce réseau éducatif itinérant ont voulu répondre aux principes d'égalité, de justice sociale et de liberté de choix concernant le droit à l'instruction reconnu tant par la Constitution française que par la Convention des droits de l'enfant ratifiée par la France.

Le texte fondateur de la loi du 28 mars 1882 sur **l'instruction obligatoire** n'a fait que renforcer ces motivations de départ. En effet, cette loi fondamentale vise, avant tout, **l'instruction** et non, en premier lieu, **la fréquentation scolaire**, laquelle s'avère souvent impossible pour nombre d'enfants du Voyage.

Pédagogie spécifique.

L'enseignant itinérant en A.S.M. accueille ses élèves avec des objectifs d'apprentissages et une méthodologie proches de ceux que ses collègues ont dans leur classe. Cependant, la présence de l'école sur le terrain implique nécessairement une adaptation du comportement du maître et de sa pédagogie, celle-ci étant prioritairement centrée sur l'accueil et le suivi scolaire des enfants.

Ainsi s'avère-t-il indispensable de :

- prendre en compte les éléments essentiels de la culture tzigane, telles que les notions de temps et d'espace, de clan familial, de tradition orale, de langue et de voyage.
- Apporter souplesse et compréhension relativement aux horaires, aux rythmes de fréquentation, aux répartitions par âges et par niveaux scolaires.
- Privilégier le relationnel, la longue histoire de rejet vécue par les Tziganes pendant cinq siècles et les préjugés négatifs de la

société majoritaire ayant créé chez eux des sentiments de peur et de recul par rapport à l'école.

- Mettre en place une pédagogie individualisée et différenciée qui s'adapte à chaque enfant, là où il en est en matière d'instruction.

- Centrer l'essentiel de l'apprentissage scolaire autour du Lire-Ecrire-Compter, l'attente de Voyageurs dans ce domaine étant unanime.

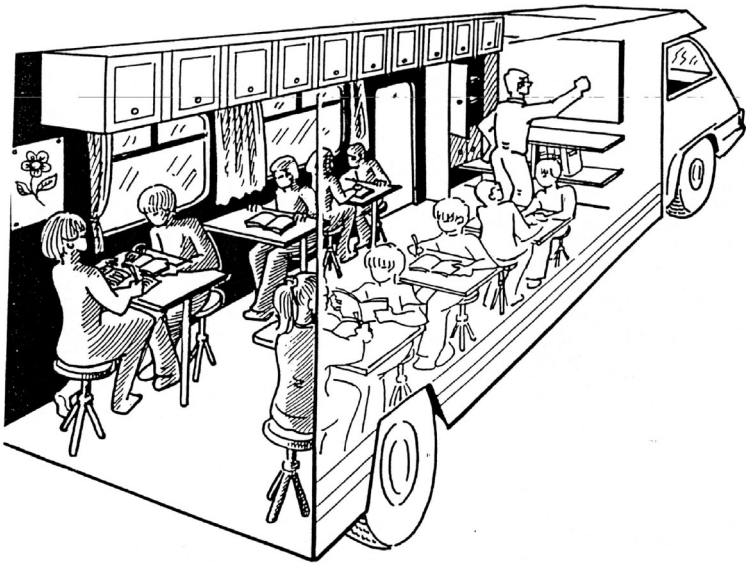
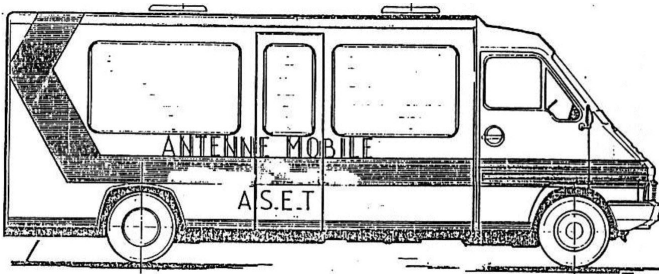
- Faire acquérir rapidement une lecture efficace, l'enfant tzigane voulant apprendre à lire « vite ...et bien » pour pouvoir voyager plus facilement.

- Dialoguer avec les parents et savoir décrypter leurs besoins et leurs attentes en matière de scolarisation.

Conclusion.

Bien loin de constituer des ghettos, les antennes mobiles scolaires qui se sont créées dans le but d'être au plus près de la réalité du monde du Voyage s'affirment de plus en plus comme des éléments d'ouverture, de décloisonnement et de plus grande efficacité du service public qu'est l'Education nationale. Des associations comme l'A.S.E.T. et plusieurs autres du même type peuvent être considérées comme des éléments de première importance dans la mise en œuvre d'une véritable éducation interculturelle. Loin d'être des obstacles à la scolarisation, elles servent de relais et de catalyseurs, assurant la souplesse et la diversité nécessaires au bon fonctionnement du système scolaire, évitant par là-même, toute tentative de ségrégation ou d'assimilation. Leurs expériences novatrices et les recherches pédagogiques qu'elles induisent ne peuvent qu'être profitables à l'ensemble de l'Education nationale.

Plan d'un camion-école



Extraits du journal personnel de l'Enseignante

Extrait de journal n° 2 :

(...) Ce matin, comme tous les autres, Émilienne a pris place dans le petit car pour aller à l'école. Wesley à ses côtés, sérieux, presque sévère lui lance : « -Tu t'as lavé au moins ? » Rien d'insultant dans ces propos directs, plutôt un souci de la propreté même si, ici, tout porte à abandonner sa dignité. Émilienne ne répond pas. Elle se recroqueville sur elle-même, prostrée. Déjà, Carmen, sa maman, l'a bousculée avant son départ : « -Tu vas comme une clocharde à l'école ! » Pourtant, chaque jour, elle lui prépare des bidons d'eau pour se laver. Arrivés à l'école, le directeur me dit qu' il est impossible de la garder si elle sent mauvais comme la veille. De plus, un vide se fait autour d'elle à la cantine, et la classe est irrespirable. Les autres parents viennent se plaindre ». Je parle avec Émilienne. Dois-je la ramener chez elle ?

Je la revois, prostrée dans la camionnette froide les matins d'hiver lorsque je venais avec le camion. Des heures durant, tournant autour de la bassine sans jamais agir. Quel poids pèse sur elle, quelle peur, quelle honte ? Je tente de savoir un peu si sa mère se préoccupe d'elle comme elle le dit, si elle lui donne de l'eau chaude, si on la laisse tranquille pour se laver. Émilienne hoche la tête de façon affirmative. Plutôt que de la ramener chez elle et de devoir revenir ensuite à l'école, nous nous rendons chez Géraldine, une collègue qui habite à quelques pas de l'école. Là, Émilienne acceptera peut être de se laver et je sais que nous lui trouverons de quoi s'habiller proprement. À cette idée, la joie lui revient. Car Émilienne aime l'eau. À la piscine, elle se plaît sous la douche puis dans le grand bain. Quel mystère pèse sur l'enfant ? La voilà qui revient vers moi, silencieuse, toujours habillée alors que le bain lui est maintenant offert. Ce mystère, lourd de blessures me fait peur. Quelles paroles prononcer ?

Comment te rejoindre Émilienne, être présente, te permettre d'ouvrir une porte ? Son corps entier semble être une prison interdite. Son bras protège sa poitrine, son visage fixe ses pieds, son dos se cour-

be, ses épaules s'avancent comme un mur qui la protège. Son silence et ses gestes saccadés me laissent sur le seuil de sa demeure.

Par la suite, elle se laissera conduire par la main jusqu'à la salle de bain, comme l'enfant rassurée après un profond tourment. Et là, elle finira par se laver, se parfumer, se coiffer, s'habiller avec joie.

Nous repartons. Ce soir, la ramenant à sa caravane, je laisserai sur le bord du chemin cette vie façonnée, marquée de son unique façon. Elle me renvoie à l'insondable de ce qui nous fait et nous blesse, à ce sursaut en nous pour exister quand même.

Pour Émilienne, il reste le lien, ce sourire en coin quand nous nous quittons, ses moqueries pleines d'humour quand il nous arrive un méfait, son regard au petit matin derrière le carreau de la caravane, vif, presque heureux, quand s'annonce le départ pour l'école. (...)

Extrait de journal n° 6 :

(...) Le sourire de Carmen au petit matin éclate comme un soleil sur les caravanes endormies et les étendues boueuses. C'est la première levée dans le secteur. Quand je viens chercher Émilienne et Toutoune pour les mener à l'école, elle est déjà dehors à verser l'eau du bidon pour la faire chauffer, ramasser quelques morceaux de bois pour allumer le feu du poêle et réchauffer ceux qui dorment encore dans la caravane.

Elle me sourit. Qu'y a-t-il dans ce sourire ? Pour moi, tout le courage quotidien de ces familles pauvres. La force, chaque matin, de recommencer, malgré le froid, malgré la nuit, malgré la boue dans laquelle on glisse dès que l'on franchit le seuil de la caravane. La force de soigner ce qu'il reste comme espace de vie : faire son ménage, ses courses, un repas, une lessive même dans l'eau glacée.

Qu'y a-t-il dans ce sourire ? Pour elle, comme un premier bonjour, comme le lien de ce qui la relie à la vie, à l'extérieur, à la dignité par le regard porté sur ses enfants.

Il m'arrive de penser aux moines et aux moniales, levés très tôt, et d'associer dans mon esprit la tâche quotidienne de Carmen, son sourire, son courage, sa fidélité à la vie de ces êtres qui ont tout laissé pour porter le monde en prière. Comme si quelque part, dans ce recommencement quotidien, ils avaient quelque chose en commun.(...)

Extrait de journal n° 10 :

(...) Intenables ! Le groupe d'enfants use mes derniers souffles de patience ! Sans cesse ils se chicanent, se précipitent à la fenêtre, ouvrent et ferment les rideaux, parlent tous à la fois, courent le long des rails pour vérifier leur piège à moineaux.

Ils m'exaspèrent : « - Mais pourquoi êtes-vous comme cela ? »

« - T'es pas venue depuis trop longtemps, alors voilà ! »

Il y a tout à apprendre dans cette réponse. La précarité de notre action soumise aux réunions, aux urgences du moment et aux démarches en tous genres, au détriment de nos passages sur les terrains. Le désir d'apprendre des enfants, la nécessité de durer pour se connaître et apprendre (...)

Extrait de journal n° 12 :

(...) Angélique A., quinze ans, est morte en trois jours d'une tumeur au cerveau. Lundi 2 mars : toutes les familles les plus pauvres du département étaient rassemblées au cimetière. Des visages marqués, serrés, obscurs, tristes. Derrière eux, le vent de l'hiver, le ciel gris et l'autoroute. Sur chacun des visages, on lit l'interrogation brutale et tenace face à cette mort.

Mercredi 4 mars, j'ai retrouvé les enfants de ce groupe. J'aurais aimé reparler avec eux de cette disparition brutale. Eux n'ont rien dit, absolument rien. Chez eux on ne parle pas de la mort. Je n'ai rien dit non plus.

Quels sont leurs droits au souvenir et aux larmes, quelle est leur mémoire ?

Cette tradition à ne jamais reparler des morts, permet-elle d'oublier vite, de ne pas sombrer ? (...)

Extrait de journal n° 14 :

(...) Un blouson restait dans le camion après le départ des enfants. Je suis allée dans la nuit déjà tombée, à la recherche de la caravane de celui qui l'avait oublié.

Tout à coup une main vient se blottir dans ma main alors que je parlais avec quelques parents autour du feu qui réchauffait chacun. C'est Tony, un des enfants de mon camion.

« - Claire, tu viens voir ma mère aussi ? »

« - Si tu veux, je serais heureuse de la connaître. »

Chemin faisant, jusqu'à sa petite caravane, Tony prépare le terrain : « - On a un poêle à bois chez nous pour avoir chaud. »

Arrivés devant sa caravane, Tony passe devant moi et entre le premier. Tout est sombre dans sa caravane. Par discrétion, je reste dehors attendant qu'il m'invite à monter. J'entends une voix qui s'élève dans le noir et je capte deux mots : « -Tony... l'étrangère... » Je comprends que la maman de Tony ne souhaite pas que je voie leur vie.

A ce moment là, la sœur aînée de Tony vient à la porte pour me parler. Je reste la plus naturelle possible : « - Elle n'est pas là la maman de Tony ? »

« - Non. »

« - J'aurais aimé la voir pour parler avec elle des sorties que nous allons organiser avant Noël. »

« - Je lui en parlerai. »

« - Je repasserai alors, au revoir ! »

Tony ressort de sa caravane. Il a le visage déçu et garde le silence. Il refait un bout de chemin avec moi. Pour lui, l'amitié était là, capable d'abaisser les murs et de rompre avec les peurs ou la honte qui font si souvent obstacle à la rencontre. Sa mère, elle, n'en est pas là. La rencontre a encore du chemin à faire.

En partant, je romps le silence : « - Tony, je verrai ta maman une autre fois. »

Je le laisse ainsi à sa vie (...).

Extrait de journal n° 16 :

(...) La mort est survenue, brutale, même si l'on s'y attendait. Monsieur M. est mort après plusieurs années de maladie.

Le brouillard avait envahi la ville et des caravanes de toutes parts étaient venues rejoindre la famille.

Cela n'avait plus rien à voir avec le décor quotidien. C'était maintenant des dizaines de caravanes sur une seule place, et il régnait au creux de ce décor un étrange silence. Même les enfants, d'ordinaire si joueurs et chahuteurs, se taisaient.

Un feu immense s'est consumé pendant trois nuits, signe de lumière dans les ténèbres, mais aussi puissance capable de chasser les esprits du mal. La famille se tenait là, debout pour la plupart, se réchauffant tant bien que mal d'un côté puis d'un autre. On parlait peu ou alors de tout et de rien. Des bottes de paille avaient été déposées tout autour du feu pour permettre aussi de s'asseoir. Délicatesse de ceux qui n'ont rien mais qui offrent ce qu'ils peuvent pour que chacun soit bien. On se servait du café, seule nourriture absorbée jusqu'au jour de l'enterrement.

Une place avait été trouvée au cimetière. Le lendemain à quatorze heures, nous avions rendez-vous pour prier avec les pasteurs puis conduire Monsieur M. au cimetière.

Le jour de l'enterrement, la pluie tombait depuis le matin et la place était devenue un vaste champ de boue. Trop de véhicules y avaient déjà cassé leur châssis. Nous nous sommes rassemblés autour de la caravane du mort. Merveille au milieu d'un si triste décor. Elle était fleurie avec le plus grand soin, et la paille des jours précédents, étalée autour, formait un tapis sec où il faisait bon se tenir.

Quelques pasteurs des différents groupes manouches ont fait un rapide discours. Je me souviens mal de ce qui a été dit, mais je revois encore l'expression de celui qui prêchait. Ses yeux étaient fermés et son visage tourné vers le ciel. Il ne parlait plus, il criait, s'adressant à Dieu. C'était comme s'il Le secouait, comme s'il était convaincu que de ce sol si triste, de cette condition tellement difficile, de cet engluement dans la « boue » terrestre, allait surgir le visage de Dieu, Sa tendresse et Son aide. « Comment en serait-il autrement ? Un des leurs avait rejoint le Seigneur. Ils avaient maintenant un Messager auprès de Lui, capable de leur venir en aide, eux les bannis de la terre, ceux du grand peuple errant. »

Il a parlé encore et j'ai retenu de son discours ce que tout être semble éprouver devant la mort : sentiment universel face à ce qui nous échappe. Il appelait chacun à bien s'aimer, parce qu'il n'y a que cela qui nous lie sur la terre, qui fait notre mémoire, et qui nous lie au-delà du temps dans la mort et l'éternité.

Nous avons longuement suivi Monsieur M. dans les allées du cimetière. Les enfants couraient entre nos jambes, témoins silencieux de la vie qui va et qui vient, s'en va et revient. La mort que

L'on a tant de mal à dire aux enfants de notre société, leur était donnée à voir au même titre qu'aux adultes.

Une fois le corps déposé, nous sommes repartis dans le même silence fier et profond.

Adieu, Monsieur Meihnard, chargé auprès de Dieu de tant de familles en errance. Adieu, Monsieur Meihnard ! Je me demandais ce qu'il pouvait enfin savoir en ce « lieu » où sont abolies toutes injustices, toutes haines, toutes violences (...).

Extrait de journal n° 17 :

(...) On ne pourra jamais t'atteindre, Voyageur. Tu es comme un vent qui passe ; on croit que tu vas t'arrêter et tu pars.

J'arrivais cet après-midi là sur la place où vous aviez promis de rester, et il y planait un profond silence. Le jardin de la maison abandonnée où vous aviez tout déblayé, ce lieu « béni » où vous pensiez enfin être chez vous, était fermé et vous n'occupiez pas non plus le terre-plein devant cette maison.

Il restait à terre une poubelle de laquelle dépassait un cartable d'enfant qui portait le nom d'un des vôtres. Iraient-ils un jour à l'école, quand, au petit matin d'un jour sans soleil, alors que tout semblait se stabiliser, vous êtes chassés et vous vous envollez, laissant seulement quelques traces pour dire que vous avez vécu là quelque temps ?

Il restait aussi votre camion, et je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil à l'intérieur : un caddie chargé de cannettes de bière, une boîte à outils, le moteur posé à terre, enterrant à lui seul la possibilité d'un voyage. D'autres avaient dû tracter votre caravane à quelques kilomètres d'ici. J'ouvrais la porte et découvrais dans le seul espace libre, votre chien, les yeux tristes, tout tremblant. « Ils sont incapables d'abandonner un chien », pensais-je, et j'avais l'espoir de vous retrouver très prochainement.

Je fis encore quelques pas autour de ce camion, en quête d'un autre signe que vous auriez laissé, et je m'aventurais près d'autres caravanes. Je découvris là aussi, des portes battantes ; comme si la vie vous avait tous surpris en plein calme, comme s' il y avait eu, tout à coup, une urgence à partir...

Plus loin, dans un taillis, je découvrais le socle de votre caravane,

et j'avais l'impression d'arriver trop tard après un drame. J'avais aussi le sentiment amer de n'avoir pas su être là à l'heure de l'expulsion, et je mesurais combien chaque vie est seule avec ses départs, ses drames et ses problèmes à résoudre.

Plus tard, nous nous retrouverons et j'aurai la joie de voir qu'un frère du voyage est venu vous porter votre camion, et qu'un chien, déjà vu, se chauffe autour de votre feu. Ce sera une fête, sans se le dire, de se retrouver. Et en même temps, je sens que le vent dans vos airs farouches vous fera un jour et toujours repartir : chassés injustement, ou en quête d'autres paysages, je sais que je reviendrais errer sur le lieu que vous occupez maintenant, pour n'y trouver que les traces d'un passé et me taire...

Contrairement à nous, Sédentaires qui prenons le temps des au-revoir, vous disparaissiez silencieusement. Il n'y a pas d'au-revoirs à se dire, parce que ce n'est pas le voyage que vous venez inscrire dans votre vie, c'est Vous, tout entier, qui vous inscrivez dans un incessant voyage (...)

Pour le Partage

1. En quoi ces extraits de journal nous révèlent-ils une Educatrice lasallienne.
2. Ecrivez-vous parfois face à des situations éducatives complexes ? Pourquoi ?
3. Si, oui. Faites une relecture de vos récits. Que vous apprennent-ils ?